

Note éditoriale

L'incroyable anarchisme de Louis Mercier Vega a paru dans la collection de poche 10/18 en 1970 puis a été réédité aux Éditions Analis (Bordeaux) en 1988. C'est le texte de cette dernière édition que nous reprenons ici, avec quelques indispensables corrections. L'auteur l'avait lui-même complété avant sa mort pour une traduction italienne parue sous le titre de *La Pratica dell'Utopia* (Milano, Edizioni Antistato, 1978).

Nous avons conservé, parfois en les précisant, les rares notes de l'auteur, signalées par la mention NdA. Elles sont complétées d'un appareil de notes de notre fait destiné à en développer et à en préciser le propos pour que les lectrices et les lecteurs trouvent matière à aller plus loin sur les points qui les intéressent.

Les noms propres suivis d'un astérisque font l'objet d'un glossaire en fin de volume.

À titre indicatif, nous avons conservé la courte bibliographie de l'auteur pour montrer sur quelles sources écrites il s'était appuyé ; le reste, pour ne pas dire l'essentiel, étant tiré de sa longue et riche expérience.

Cette réédition est augmentée d'un texte de l'auteur, « Esquisse du monde anarchiste d'hier », paru en 1974, qui nous paraît bien compléter le propos du livre. Elle comporte également une postface de Freddy Gomez.

Tous nos remerciements à Marianne Enckell et à Miguel Ángel Parra pour leur aide et leurs conseils. Selon la formule consacrée, nous restons, bien entendu, seul responsable de cette réédition.

Préface

Paru directement dans la collection de poche 10/18 en 1970 dans la suite des événements de Mai 1968, L'incroyable anarchisme de Louis Mercier Vega (1914-1977) fut diffusé à plus de 20 000 exemplaires, avant de connaître une réédition plus confidentielle en 1988. Curieusement, ce livre n'avait pas reparu depuis cette date lointaine alors que trois autres des siens l'ont été. Marianne Enckell a pourtant écrit que ce texte, qui « ne vous fait pas ronfler de satisfaction nostalgique », était « bouillonnant de vie, d'expérience accumulée, de tendresses et d'inquiétudes et, s'il déroute l'étranger, les familiers du mouvement anarchiste y trouvent entre les lignes, au-delà des références, un cheminement et une réflexion qui sont les leurs ». De son côté, Amedeo Bertolo souligne qu'on peut lire cet ouvrage « de deux manières ». « Un premier niveau de lecture, de divulgation, écrit-il, est permis par le style agile, journalistique, qui se refuse aux formes érudites [...], sautant d'un exemple à l'autre, traversant avec élégance le temps et l'espace. » Mais, toujours selon Bertolo, « un deuxième niveau de lecture va plus en profondeur. On peut en effet prêter attention et critique aux pages les plus denses – elles sont nombreuses ! – et s'interroger avec l'auteur sur les grands problèmes non encore résolus de la révolution égalitaire et libertaire. L'effort mérite d'être fait, car ces pages reflètent avec force ce qu'un homme exceptionnel a vécu, lu, ressenti, pensé, discuté [...] ».

Mais avant que l'on en commence la lecture, ou la relecture, il faut d'abord dire que ce livre est le résultat d'un demi-siècle de militantisme et de réflexions d'un militant qui, dès le départ, ne s'est jamais satisfait des rabâchages de slogans et des idées toutes faites héritées d'un passé fût-il prestigieux. Dans ces pages, Louis Mercier Vega livrait le meilleur de son expérience

et de sa connaissance du mouvement libertaire international sur plusieurs continents. Né Charles Cortvrint à Bruxelles, son auteur milite dans le mouvement anarchiste dès son adolescence et, sa vie durant, adoptera divers pseudonymes dont celui de Charles Ridel durant les années 1930 et la fausse identité de Louis Mercier Vega à partir de la Seconde Guerre mondiale

Un retour en arrière s'impose avant d'aller plus loin pour voir dans quel contexte Ridel-Mercier milita. La Première Guerre mondiale et la victoire du coup d'État bolchevik en Russie en octobre-novembre 1917 marquent un tournant radical dans l'histoire du mouvement ouvrier international. Jusque-là, pour l'ensemble de ses composantes, et ce qu'elles fussent réformistes ou révolutionnaires, le socialisme, c'était « le besoin et la volonté de recommencer la société » et « quelque chose d'humain, de populairement concevable, de simplement destiné à ce que l'homme a de meilleur ». Après, et sous différentes formes (stalinisme, fascisme, nazisme, social-démocratie d'État, tiers-mondisme, etc.), « le socialisme c'est n'importe quoi (un barrage géant, un plan financier, une statistique ou une police, un portrait de chef, un défilé, un tracteur à chenilles, une porcherie modèle, une matraque perfectionnée) ». Avec l'avènement de l'URSS, tous les symboles du socialisme et du mouvement ouvrier sont mis au service d'une entreprise fallacieuse pilotée par un Parti-État qui préfigure, accompagne et approfondit tous les totalitarismes du XXe siècle et saura se draper des oripeaux de la lutte antifasciste alors que son régime ressort bel et bien, comme l'écrivait Voline, d'un fascisme rouge.

Au début des années 1920, le mouvement anarchiste perd sa première place sur l'échelle de la radicalité au profit d'un mouvement communiste doublement dopé par le mythe d'une révolution enfin victorieuse et par les énormes moyens étatiques

dont il dispose désormais. Qu'on en juge : en décembre 1922, est créée une nouvelle Association internationale des travailleurs à Berlin qui regroupe des organisations anarcho-syndicalistes ou syndicalistes révolutionnaires comme la CNT espagnole, la FORA argentine ou la FAUD allemande. Celle-ci a son siège « dans l'arrière-boutique d'une petite librairie, dans un quartier ouvrier de Berlin », comme le signale l'économiste et historien du travail Lewis L. Lorwin, alors que cet auteur souligne en même temps que, si la IIIe Internationale « est partout un point de ralliement pour les mouvements qui naissent d'un mécontentement [...], elle ne le doit qu'à l'appui qu'elle reçoit du fait de ses relations particulières avec le Parti communiste russe, et des relations de ce dernier avec le gouvernement de l'URSS » .

C'est dans ce climat, indispensable à comprendre et bien souvent sous-estimé voire oublié, que le jeune Charles Cortvrint, né comme on l'a dit en 1914, devient anarchiste dès l'adolescence. Quatre décennies plus tard, quand il publie *L'incroyable anarchisme*, la situation a bien changé mais pas la méthode qui l'inspire depuis toujours. En effet, dès le début des années 1930, il écrivait que les groupes libertaires devaient « se débarrasser des formules creuses » et que les anarchistes devaient s'atteler « à l'étude sérieuse de problèmes importants » . Quelques années plus tard, après « le bref été de l'anarchie » de l'été 1936 en Espagne auquel il participe en co-fondant le Groupe international de la Colonne Durruti , il quitte l'Union anarchiste pour participer à l'expérience du Cercle syndicaliste « Lutte de classe » et à son journal, *Le Réveil syndicaliste*, et fonde, avec quelques proches, la revue *Révision* .

Le premier regroupe des syndicalistes issus de diverses sensibilités d'extrême gauche, opposés aussi bien à la direction réformiste de la CGT, autour de Léon Jouhaux, que des tentatives de mainmise des staliniens sur la centrale ouvrière. En

janvier 1937 paraît un manifeste qui appelle « tous les syndiqués soucieux de faire respecter la démocratie syndicale, triompher les revendications des salariés, combattre le réformisme, le chauvinisme et la nouvelle Union sacrée » à appuyer son action. Il est suivi de vingt signatures : treize métallos de la région parisienne, trois enseignants, un correcteur, deux techniciens et un travailleur du livre . Un an plus tard, paraît le premier numéro du journal du Cercle, *Le Réveil syndicaliste* . Durant sa brève existence, le Cercle affirmera « vouloir se tenir à l'abri de toute colonisation par un parti politique » : selon Jean Rabaut, « l'important et l'inédit, c'est que ce groupement n'est pas né d'une fraction politique cherchant dans les syndicats des bouches d'air, mais de la volonté de prolétaires liés à la vie quotidienne de leurs frères de classe, et expérimentés dans les luttes » . Il est fort probable que l'action de Ridet et de ses amis ne soient pas pour rien dans cette volonté d'indépendance. En effet, un rédacteur de *Révision* souligne que le manifeste du Cercle était « dans la pire tradition "bolchevique" », mais « son redressement s'est opéré, depuis, par l'examen lucide des événements, et suivant un réalisme heureux [...] » . Et, plus tard, dans une lettre à Marceau Pivert, Ridet reviendra sur les aspects positifs de cette expérience : « La méthode que nous avons réalisée en pratique au *Réveil syndicaliste*, tout empirique, s'est révélée bonne. Celle de résoudre chaque problème concret d'une façon concrète, en ne comptant que sur nos propres forces, en dehors de tout formalisme et de tout doctrinarisme. [...] Et cela n'empêche ni la lucidité, au contraire, ni l'étude. Mais cela forme des militants qui connaissent la réalité et les possibilités de chaque jour et conservent les expériences d'hier en perdant les formules d'hier . »

Juste avant la guerre, l'article de Ridet intitulé « Pour repartir » et tirant le bilan de l'échec de la révolution espagnole est aussi

à noter. Malgré un contexte de démoralisation unanimement partagé, et bien compréhensible, Ridel y réaffirme la conduite à tenir pour des militants soucieux de reconstruire un véritable mouvement révolutionnaire : ils doivent se dépouiller « de leurs illusions », abandonner « leur patriotisme de parti » et compter sur leur propre force, « celle qui découle de la conviction que le socialisme se bâtit par l'effort de chacun, sur une base d'égalité intouchable », en évitant les « œillères doctrinales » et le « sentimentalisme humanitaire ». Ridel-Mercier tentera vainement durant la guerre de garder le contact et de coordonner les efforts des rares individus et revues qui, par le monde, étaient proches de ses positions . A posteriori, cet article de 1939 pêche sans doute par un excès de confiance en l'importance des forces aptes à adopter la démarche internationaliste et refondatrice de Ridel-Mercier, mais il n'en définit pas moins la méthode et le volontarisme qui lui sont propres. Après la Seconde Guerre mondiale, il les conserve tous deux, y ajoutant une impitoyable lucidité sur les forces en présence comme en témoigne un article qu'il signe dans *La Révolution prolétarienne* en 1949 sous le pseudonyme de « L'itinérant » . Il s'y livre à un examen sans concession de la situation politique générale et de ce qui reste des forces anarchistes et révolutionnaires dans les deux pays vaincus : l'Allemagne et l'Italie – mais son bilan pourrait être généralisé pour tous les pays où elles furent importantes avant 1914, et même jusque dans l'entre-deux guerres. Pour le premier, il souligne « l'étalage de démocratie formelle, et l'absence de démocratie réelle », la volonté de la classe politique de « revenir rapidement à un capitalisme “normal”, grâce à une circulation libre de capitaux qu'encouragent les Américains » et, surtout, « pas de velléité prolétarienne pour saisir l'occasion de la défaite et mettre à profit le “no man's land” social pour s'installer ». Selon lui,

cela s'explique car, s'il existe encore de petits groupes révolutionnaires, ce sont « des rescapés de camps et d'exils, fidèles à des initiales autrefois glorieuses. [...] Il faut le savoir, quelle que soit la sympathie que nous ayons pour ceux qui ont tenu au milieu des tempêtes ». Quant à l'Italie, le constat n'est pas meilleur. Si Mercier constate qu'aux « premières élections pour les comités d'entreprise, il y avait 13 % de voix pour le courant syndicaliste révolutionnaire dans les usines de métallurgie à Milan », il ne peut que regretter que ce potentiel ait été négligé : « Aucune minorité révolutionnaire hélas ! ne s'est montrée à la hauteur des tâches que les événements imposaient. Elles ont pesté contre le funeste système de listes établies par les courants politiques, qui transformait la libre désignation des représentants ouvriers en opération électorale menée par les partis. Mais leur protestation s'est limitée le plus souvent à laisser le champ libre aux hommes de parti. » Il en a découlé « une désaffection presque générale des révolutionnaires envers les syndicats et le syndicalisme » et, plus généralement, une leçon devait être tirée : « Et cette leçon, c'est la presque totale inexistence du prolétariat, y compris son secteur révolutionnaire, dans la candidature à la succession du capitalisme, non en formule, mais dans les faits. » En conclusion, Mercier revenait sur son leitmotiv : « Il est grand temps que naisse une Internationale de fait entre tous ceux qui ne désespèrent pas. » Dix ans plus tard, la Commission internationale de liaison ouvrière (CILO) s'attèlera à cette tâche jusqu'en 1965.

Auparavant, les mouvements libertaires dans le monde ne pouvaient que constater leur faiblesse après des années de contre-révolution et face au rouleau-compresseur d'une URSS auréolée de son rôle dans la victoire contre le nazisme. Cela accroissait l'importance de toutes les forces qui la soutenaient, tandis que la plupart des opinions publiques, à l'Ouest, « oubliaient » le pacte germano-soviétique, le partage et l'annexion

de la Pologne entre Allemagne nazie et URSS stalinienne, celle des pays baltes, la guerre de Staline contre la Finlande, le massacre de Katyn, etc. Mercier fait alors le pari de trouver un point d'appui auprès du Congrès pour la liberté de la culture, qui, en France, publie la revue *Preuves*, pour lutter contre ce qui lui apparaît alors comme le totalitarisme le plus dangereux. Comme l'écrivit André Prudhommeaux durant ces années-là, tous les internationalistes et les libertaires sont « à ce titre, doublement menacés par la révolution "totalitaire" » et doivent lutter contre « la barbarie nihiliste et totalitaire » qui veut ramener la société « à son homogénéité primitive et aux formes absolutistes et élémentaires du social : le grégarisme, le fanatisme du troupeau ». Mercier n'est pas le seul à faire de même puisqu'il retrouve à *Preuves* son ami Lucien Feuillade, ancien de Révision, l'anarchiste André Prudhommeaux et de nombreux ex-militants de la gauche antistalinienne des années 1930. Dans cette revue, il traite notamment des problèmes de l'Amérique latine. Sa connaissance des différents pays du sous-continent et les nombreux séjours qu'il y effectue l'amènent à la direction du département Amérique latine du Congrès qui deviendra l'Institut latino-américain de relations internationales (ILARI). Il dirige aussi la revue de sciences sociales que publie l'ILARI, *Aportes*, qui compte vingt-six numéros de 1966 à 1972.

Mais, en 1966, la révélation du financement indirect du Congrès par la CIA, via une fondation privée, sera fatale à la réputation de la revue et de ses collaborateurs. Celle-ci, malgré l'indéniable richesse de son contenu et la variété de ses contributeurs, est réduite à un organe de propagande de guerre froide, tandis que ces derniers sont considérés comme des « agents de la CIA ». Accusé par Robert Louzon dans *La Révolution prolétarienne* dès 1965, Mercier cessera dès lors de collaborer à la revue syndicaliste où il écrivait pourtant depuis 1935. Et

cette mauvaise réputation l'accompagnera jusqu'à la fin de ses jours. Ainsi, Miguel Chueca se souvient que, en 1970, parlant de sa lecture de L'incroyable anarchisme avec ses copains « anars » d'un lycée parisien, ces derniers lui rétorquèrent quelque chose comme : « Oui, c'est bien, mais dommage qu'il travaille pour la CIA !!! » Signalons au passage qu'une telle accusation suffit toujours à déconsidérer durablement, pour ne pas dire définitivement, n'importe qui alors que celle, symétrique, d'être financé par l'URSS de Staline ou la Chine de Mao conserve un léger parfum subversif. On évite ainsi de s'interroger sur la nature de ces deux derniers régimes ou leurs avatars actuels, ni sur ce que cela signifie sur le type d'engagement de ceux qui s'y livrèrent. À l'époque des attaques de Louzon, Roger Hagnauer lui avait répondu en soulignant qu'il « fallait (il faut encore) lutter contre une propagande hier pro-russe, aujourd'hui pro-russe ou pro-chinoise, alimentée par des crédits d'une grandeur astronomique [...] » et concluait : « Ce qui compte pour moi, c'est de savoir si l'on a le droit d'utiliser [...] des moyens financiers offerts sans condition pour diffuser des idées que l'on juge saines, sans subir aucune contrainte, sans accepter aucune altération de sa pensée ».

Quant à Mercier lui-même, il posa, comme à son habitude, le problème dans toute sa complexité, loin des slogans faciles : « Pour agir, il [le militant] doit travailler à suivre et à comprendre les événements, tâche peu aisée mais possible. De même qu'il doit connaître le milieu où il se trouve placé, pour en saisir la diversité et les contradictions. [...] Quant à la sempiternelle considération que tout acte, tout sentiment exprimé, toute attitude fait le jeu de l'un ou l'autre antagoniste, elle est sans nul doute exacte. Le tout est de savoir s'il faut disparaître, se taire, devenir objet, pour la seule raison que notre existence peut favoriser le triomphe de l'un ou de l'autre. Alors qu'une seule

vérité est éclatante : nul ne fera notre jeu, si nous ne le menons pas nous-mêmes . »

Cependant, après des années de basses eaux, l'anarchisme sembla, d'une certaine manière, revenir sur le devant de la scène après Mai 1968. Il était donc capital de transmettre à une nouvelle génération le legs d'un siècle de luttes anarchistes en le débarrassant des mythes qui l'accompagnaient et en soulevant les problèmes nouveaux qui se posaient à lui pour qu'elles restent insérées dans la société et aptes à ouvrir une réelle perspective d'émancipation. Mercier prolongera cette visée avec la revue *Interrogations* . Là encore, on retrouve ses préoccupations de toujours quand il annonce d'emblée que « le mouvement anarchiste se montre inférieur à ses possibilités » et propose un programme de travail tenant compte des « expériences récentes, celles des totalitarismes comme celles des impuissances de la démocratie verbale ». Désormais, poursuit-il, l'anarchisme « ne peut plus se contenter de répéter ce qui fut vrai hier. Il doit inventer ce qui correspond à sa mission d'aujourd'hui ».

Depuis les années 1970, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. À la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, de nombreux espoirs étaient mis dans l'essor du mouvement libertaire, espoirs qui, il faut le dire, ne se sont pas concrétisés, loin de là. Celui-ci a bien souvent abandonné ses spécificités par rapport au reste de la gauche pour devenir une simple annexe de celle-ci, en partageant peu ou prou toutes les dérives et les impasses, et en abandonnant au passage son combat de toujours contre tous les totalitarismes. Si l'on veut qu'il retrouve sa place, centrale, de mouvement d'émancipation et de libération, il doit faire un bilan sans concession de sa situation. Dans la période aussi inquiétante qu'incertaine où nous sommes, nous avons besoin de repères sûrs pour aborder ces sombres temps. Pour cela, la méthode que Mercier suivit tout

au long de son existence serait d'un grand secours : se débarrasser des formules creuses et des illusions réconfortantes, de l'esprit de parti et du sentimentalisme ; poser les problèmes sans illusions ni conformisme ; savoir vivre parmi les incertitudes et les interrogations en n'oubliant jamais qu'aucune formule toute faite ne permet de répondre à une situation concrète nouvelle ; étudier la réalité telle qu'elle est ; s'adresser au plus grand nombre pour voir comment faire avancer et revivre le vieux rêve d'une société ouvrière dans la lignée d'un Pelloutier...

À ce titre, L'incroyable anarchisme, jamais dogmatique ni passéiste, toujours ouvert à la complexité des faits et doté d'une connaissance intime de son sujet, pourrait enfin devenir le classique des idées libertaires du XXe siècle qu'il devrait être depuis longtemps.

Charles Jacquier